



HAL
open science

Pragmatique et production du texte

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. Pragmatique et production du texte. 2021. hal-03157954v2

HAL Id: hal-03157954

<https://hal.science/hal-03157954v2>

Preprint submitted on 10 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

Le texte visé est la communication scientifique en sciences humaines. L'objectif est de montrer le paradoxe selon lequel le texte finit avant de pouvoir commencer. Le moyen de ce but consiste à attacher au titre un acte pragmatique clair : la résolution d'un problème. Puis, il faut que le titre soit la matrice de l'introduction et celle-ci la matrice du corps du texte. Tout le travail réside donc dans la conception du titre. Autrement dit, la performativité du titre doit être double : poser le problème et en même temps la solution préconisée de telle manière que le titre tombe dans une dimension cognitive selon la logique de la suppression et d'adjonction de propriété – une et une seule propriété – caractéristique de la narrativité.

Mots clés : forme, performativité, narrativité, titre, matrice, réflexivité.

Summary

The text covered is scientific communication in the humanities. The aim is to show the paradox that the text ends before it can begin. The means of this purpose is to attach to the title a clear pragmatic act: the resolution of a problem. Then, the title must be the matrix of the introduction and this is the matrix of the body of the text. So all the work lies in the design of the title. In other words, the performativity of the title must be twofold: to pose the problem and at the same time the solution advocated in such a way that the title falls into a cognitive dimension according to the logic of the removal and addition of property - one and only property - characteristic of the narrative.

Keywords: form, performativity, narrative, title, matrix, reflexivity.

Sommaire

0. LA CONCEPTION D'UN TITRE

La conception d'un titre est la tâche majeure car de lui dépend l'enthousiasme ou l'angoisse de la page blanche selon une disposition naturelle de l'esprit humain : l'inconnu provoque l'angoisse et le connu suscite la détente parce que le présent de l'esprit est constitué de la mémoire du passé et de l'expectation du futur.

Pour mieux comprendre la source de cet apaisement dans le connu, il nous faut ici faire appel à la mesurabilité du temps. Ensuite nous verrons que la temporalité close ou le temps du récit est l'essence du langage. Elle fera l'objet d'une application au titre donné à cet article lui-même. Une fois cette application faite, nous nous engagerons dans la suite du travail : l'élaboration de l'introduction proprement dite qui reprend la problématique du titre, la théorie qui permet de résoudre ce problème, et à partir de là, l'annonce des différentes parties du travail.

1. LA MENSURABILITÉ DU TEMPS

Il existe deux types de mesurabilité du temps. La première est ce que nous pouvons appeler « temporalité ouverte » qui est articulé pour la première fois par (SAINT-AUGUSTIN, 1982) et la seconde, mise en œuvre déjà par (ARISTOTE, 1985), se retrouve renouvelée chez (GREIMAS,

1981[1966b]) pour devenir l'essence du langage chez (RAKOTOMALALA, 2016) en passant par (TODOROV, 1971-1978) et (ECO, 1985)

1.1. LA TEMPORALITÉ OUVERTE

La temporalité ouverte est ainsi appelée parce que si en connaît le début, sa fin relève plutôt de quelque chose qui est à la fois certain et indéterminé. La fin de la temporalité ouverte est certaine parce que l'on sait qu'elle surviendra inexorablement mais on ignore quand exactement. C'est pour cette indétermination que nous pouvons résumer la formule suivante : « ainsi, mais pas encore », la notion de *dasein* chez HEIDEGGER comme véritable commentaire de la temporalité ouverte de l'existence au premier degré :

Le finir désigné par la mort ne signifie pas un être-à-la-fin du Dasein, mais un être pour la fin de cet étant. La mort est une guise d'être que le Dasein assume dès qu'il est. « Dès qu'un homme vient à la vie, il est assez vieux pour mourir »[1] (HEIDEGGER, 1984, p. 197)

Ce qui veut dire exactement que la temporalité ouverte, celle de l'existence au premier degré, se caractérise par le passé qui s'agrandit et le futur qui s'amenuise sans que l'on puisse en connaître la fin. On comprend dès lors que la temporalité ouverte de l'existence au premier degré soit composée de trois éléments : le passé, le présent et le futur, c'est un temps inexorable qui ne permet pas le retour en arrière, alors que le futur ayant la mort pour horizon est inconnu. C'est pour cela qu'elle provoque la tension.

Comme pour contrer cette entropie désespérante de l'existence au premier degré l'homme a inventé la temporalité close.

1.2. LA TEMPORALITÉ CLOSE

C'est le temps du récit dont l'intelligibilité tient à sa clôture : un commencement absolu et une fin absolue. Entre ces deux bornes se passent une transformation qui est un changement d'état qui confirme une des propriétés du langage découverte par la linguistique structurale : *dans la langue, il n'y a que des différences* (SAUSSURE, 1982, p. 166).

Ce qui mérite notre attention dans cette transformation d'état concerne le rapport étroit entre le langage et la cognition. Cette transformation d'état ne peut être qu'un ajout et une suppression de propriété que le langage enregistre en tant qu'adjectif qualificatif dont l'étymologie se base sur le mythe de Pandore.

Lors de la création des êtres vivants sur terre, il est demandé à Prométhée et Épiméthée de jeter sur des statuettes d'argile une qualité pour chaque afin de les rendre vivants. Ce qui a donné étymologiquement au mot « adjectif » le sens de « jeter auprès de... ». Il s'ensuit que le nom que la sémiotique appelle "figure du monde" est un complexe de qualités auquel on peut adjoindre un adjectif. Si pour une raison ou pour un autre, l'adjectif ne convient pas, la langue met à la disposition l'adnominal et dans le cas de défaillance de ce dernier, elle a recours à la relative.

Ce qui veut dire que la temporalité close est un vécu au second degré dont l'intelligibilité est constituée par une logique simple : une adjonction ou une suppression de qualité simple sur une figure du monde pour lesquelles le langage ne peut jamais être pris au dépourvu parce qu'il dispose de trois moyens pour y faire face. Au second degré parce que dès qu'une figure

est présente, il lui est adjointe une qualité qu'elle va perdre dans le passage de la situation initiale vers la situation finale, c'est la raison pour laquelle, GRÉIMAS rattache la transformation narrative à une dichotomisation du temps en « un avant » et en « un après » qui dessine la clôture du temps. Au second degré parce que la temporalité close transgresse la temporalité ouverte en faisant de cette dernière son support comme si le temps pouvait avoir une consistance : le contenu d'un récit qui a l'avantage immense de toujours finir.

En effet, il importe peu que la figure du monde soit sanctionnée de réalité ou de fiction, dès qu'elle est posée, elle projette devant elle un devenir dans une suppression et ajout de propriété comme le signale le concept de *différance* (avec un « a ») de Jacques DERRIDA :

« Il s'agit de produire un nouveau concept d'écriture. On peut l'appeler *gramme* ou *différance*. Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun cas, un élément simple soit *présent* en lui-même et ne renvoie qu'à lui-même. (...). La différence, c'est le jeu systématique des différences, des traces des différences, de l'*espacement* par lequel les éléments se rapportent les uns aux autres. » (DERRIDA, 1987[1972], pp. 37-38)

Du coup, nous retrouvons l'aphorisme de WITTGENSTEIN qui stipule que la forme de l'objet est fonction de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets :

La possibilité de son occurrence dans états de chose est la forme de l'objet (2.0141)
(WITTGENSTEIN, 1961, p. 35)

Nous pouvons multiplier les références sur cette propriété de la temporalité close, mais il suffit de dire ici que le titre doit s'y insérer selon la logique suivante : ajout et suppression d'une qualité. Il s'agit d'une et une seule qualité pour que le titre soit une structure simple qui va assurer la cohérence de l'introduction et du développement.

Il nous faut ici prendre un exemple qui vient de la source de l'algorithme narratif chez GRÉIMAS. Le mouvement commence avec la « diégèse », terme forgé par (SOURIAU, 1951) pour rendre compte de la narratologie filmique dans un souci d'esthétique, puis il est prolongé par (PROPP, 2015 [1928]) qui donne pour la première fois une structure simplifiée commune à toutes les contes populaires russes. Ce n'est que plus tard que (GRÉIMAS, 1982[1966]) en donne l'algorithme narratif à partir de la structure actancielle qui est une réduction des trente-et-une fonctions de PROPP en six (destinateur et destinataire, sujet et objet, adjuvant et opposant) ; une avancée qui permet de dire qu'une minute de récit peut contenir cent ans d'histoire. C'est à cause de cette temporalité close du vécu au second degré que le titre peut se présenter comme une matrice de l'introduction.

2. CONCEPTION DU TITRE « PRAGMATIQUE ET PRODUCTION DU TEXTE »

Dans cette partie, nous allons tirer profit des développements précédents pour montrer comment le titre de cette communication a été généré. À la base de toute production, qu'elle soit littéraire ou scientifique il y a une implication de la temporalité close qui se dessine comme une alternative au réel dans ce sens où *la logique temporelle narrative fait naître le discours à partir d'un manque*. (RAKOTOMALALA, [2004] 2015, p. 11)

D'habitude, quand on parle d'alternative au réel, nous avons en tête la catégorie du possible que l'on superpose à la catégorie du réel ; mais il faut ici avancer un peu plus dans ce sens. L'alternative au réel doit être comprise comme le fait que notre vécu au premier degré est

suspendu au profit d'un vécu au second degré qui a l'avantage de toujours finir avant notre propre fin caractérisée par le *dasein*.

Autrement dit, notre vécu au premier degré dont on ignore la fin est possible parce nous sommes impliqués dans des récits qui possèdent une fin. Ce qui veut dire exactement que faire une rédaction scientifique c'est concevoir un récit qui a un commencement absolu et une fin absolue et entre lesquelles bornent se passe une transformation d'état. Ainsi, ce titre se conçoit comme la volonté d'apporter les ressources de la pragmatique dans la production du texte. De cette manière le titre assure une double fonction : la cohérence et la pertinence

2.1. LA COHÉRENCE

La cohérence signifie, selon son étymologie, ce qui doit être lié ensemble. Elle est donc une notion qui a pour objectif de nous prémunir du célèbre "coq à l'âne". Rappelons pour mémoire que le « coq à l'âne » est tout d'abord une synecdoque de la partie pour le tout avant de devenir une métaphore, justifiant de cette manière l'intuition des auteurs de la *Rhétorique Générale* (DUBOIS J. , et al., 1982) pour qui la métaphore est une double synecdoque symétriquement inverse.

Un « coq à l'âne » qualifie un discours qui a pour objet de parler du coq mais qui débouche subitement sur l'âne. Un exemple qui n'a jamais peut être eu lieu mais montre la distance incommensurable entre le gallinacé et l'ongulé. C'est-à-dire, deux éléments qui ne peuvent pas être liés ensemble. De ce point de vue, l'expression est une synecdoque de la partie pour le tout car ce n'est pas seulement le coq qui ne peut pas être lié à l'âne dans un discours mais beaucoup d'autres choses qui doivent demeurer absolument séparées. Comme ces choses sont analogiques du « coq à l'âne » l'expression est devenue métaphorique de tout discours incohérent.

La pragmatique comme théorie de l'action intervient dans la garantie de la cohérence selon la nouvelle interprétation de cette théorie, non plus en fonction des verbes performatifs, mais en fonction de la forme du discours (cas du parcours conversationnel) que justement le verbe parenthétique a pour mission de commenter. Ce verbe peut venir à manquer dans de très nombreux cas, cette défaillance est traitée de manière diverse par les auteurs, mais en ce qui nous concerne, il s'agit d'identifier dans tout énoncé une forme en termes de présence et d'absence de propriété, et l'action consiste justement à passer de l'absence à la présence. Ce qui entraîne le plus souvent une grande importance de la dérivation illocutoire au détriment de l'illocutoire primaire (RAKOTOMALALA, 2021). Un exemple nous semble ici nécessaire : quand un serveur dit à la cantonade « sandwich au jambon », non seulement, il accomplit une affirmation car l'énoncé désigne ce qu'il est en train de porter, mais il fait également une métonymie dont le but (acte de langage final) est de se faire manifester le client qui a passé cette commande : c'est une logique narrative qui fait passer du silence à une manifestation qu'il y ait ou non des conditions de félicité.

Pareillement ici, on s'aperçoit que la production de texte pose souvent des problèmes insurmontables dans la dispersion dans plusieurs directions alors que l'intervention de la pragmatique comme théorie de l'action vise à donner à cette production une structure simple de la temporalité close qui détend puisqu'on en connaît la fin. En posant un but pragmatique dans la conception d'un titre, on se prémunit donc du coq à l'âne en ayant une direction unique ; et tant que l'esprit qui invente n'atteint pas la clôture temporelle, il saura que son

discours n'est pas achevé au niveau du paragraphe. C'est ce que la rhétorique appelle « période » du discours de manière assez confuse.

2.2. LA PERTINENCE

Dès que la trame du titre est fonction de sa force illocutoire la contribution permet aussi d'éviter le psittacisme compris comme la répétition mécanique de phrase que le scripteur ou la personne qui le dit ne comprend pas. Ceci est dû souvent au plagiat à partir d'internet ou de mémoire dans les rayons de la Mention ou du Domaine Lettres, Arts et Sciences Humaines, le plagiat à partir de mémoire est d'autant plus fréquent que les Universités du pays concerné ne disposent pas de table onomastique qui répertorie les mémoires et les thèses soutenus et ceux qui sont en cours, déposés suite à une inscription pédagogique.

Si ainsi nous avons fait une approche *a contrario* de la pertinence pour nous prémunir du psittacisme et du plagiat, maintenant voyons en quoi consiste positivement la pertinence.

On peut dire qu'être pertinent, c'est être à propos ; et il y a lieu de croire que la pertinence s'obtient par l'originalité du sujet. Il y a deux manières d'être original. La première consiste à appliquer une théorie préexistante dans un nouveau domaine, la deuxième est un renouvellement épistémologique qui aboutit à l'énonciation d'une nouvelle théorie. Appelons cela « pertinence externe ».

En revanche, la pertinence interne se résume par l'adéquation du titre et de sa force illocutoire en termes de faisabilité. C'est (GRICE, 1979[1975]) qui illustre au mieux la question de pertinence dont les exemples nous permettent de produire analogiquement celui-ci : quand un individu aux mains encombrées dit à l'ami avec lui « la porte », il ne s'agit pas pour lui d'une simple affirmation réduite de « la porte est fermée » mais surtout d'une requête à son ami de l'ouvrir pour lui.

Par la suite, (SPERBER & WILSON, 1989) font de la pertinence le cœur de la théorie pragmatique conformément à ce que nous disons à propos de la dérivation illocutoire comme étant un rapport d'effet et de coût. Il y a un minimum de coût et un maximum d'effet en disant tout simplement « la porte » qui sollicite l'attention de l'interlocuteur à se référer au contexte d'émission et de constater que la porte qui est fermée doit être ouverte par lui puisque le locuteur a les mains occupées.

Dans le même ordre d'idée, lire sur une plaque accrochée à un portail « chien méchant » n'est pas seulement une affirmation de l'existence de l'animal doté de la qualité mentionnée, mais selon la théorie de pertinence, c'est la dérivation illocutoire qui réalise l'acte d'avertissement qui importe.

En définitive, le titre doit fonctionner comme une sémiotique triadique dont nous produisons *in extenso* la définition la plus admise :

Un Signe ou Representamen est un premier qui entretient avec un second appelé son objet une relation triadique si authentique qu'elle peut déterminer un troisième, appelé son interprétant, à entretenir avec son objet la même relation triadique qu'il entretient lui-même avec ce même objet. (2.274) (PEIRCE, 1978, p. 141)

Autrement dit, pour notre titre qui se veut être la matrice de tous les titres possibles, il s'agit de montrer que c'est ce titre qui est un premier, en tant que signifiant, et il renvoie à son

objet, le second qui est la production du texte, par l'intermédiaire d'un troisième qui est la pragmatique. Cette dernière montre l'acte de langage qui sera le guide de toute la production ultérieure parce qu'il est dit que :

L'ajout d'un troisième terme dans la série introduit la possibilité d'une progression régulière non-hasardeuse. La loi minimale d'une série peut être, par exemple, « $n+1$ ». (SAVAN, 1980, p. 12)

La meilleure explication de la nécessité de la triadicité selon le numéro 58 de la revue trimestrielle *Langages* (BRUZY, et al., 1980) est un protocole mathématique comme le montre la remarque ci-dessus de David SAVAN. Il y a quelque peu un caractère abrupt de cette présentation car le « n » dans « $n+1$ » représente les entiers naturels ; du coup si le premier est « 1 », le second est « 2 », et en application de l'exemple, le troisième est « 3 ». Dès lors on s'aperçoit que le rapport du premier et du second est la même que celui du second et du troisième défini comme « $n+1$ », et la suite est justement non hasardeuse parce que c'est ce qu'on appelle une « progression arithmétique » et elle est obtenue par l'ajout d'une constante au terme précédent.

Si donc je veux écrire sur la production du texte, la constante qui va guider la production est un acte de langage défini dans le cadre de la pragmatique, cette constante sera présente à tous les niveaux : titre, sous titre, paragraphe, section, partie. Cette dernière remarque va nous permettre d'aborder l'introduction proprement dite.

3. L'INTRODUCTION

La matrice de l'introduction est le titre. Elle est nécessaire dans une communication scientifique parce qu'elle permet de rendre compte de la signification précise du titre qui se présente comme une sorte d'accroche avec tout son mystère ; car l'objectif de toute communication est d'être entendue et il n'y a rien de plus captivant que de se plonger dans un mystère. Pourtant, bien qu'elle soit une expansion du titre, l'introduction doit démystifier en se présentant, d'abord, comme une expansion du titre, et ensuite, comme une image en taille réduite du travail communément appelé développement. Cette image en taille réduite a donné naissance dans la théorie de l'intertextualité à la notion de « mise en abyme ».

En conséquence, l'introduction est composée de trois éléments :

- Énonciation du manque
- Énonciation de la théorie pour liquider le manque
- Énonciation des différentes parties du travail

3.1. ÉNONCIATION DU MANQUE

S'il est accepté que *la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque*, la motivation de cette partie de l'introduction est donc encadrée par une description de ce manque dans le corpus considéré. Ce qui veut dire que chaque paragraphe de cette partie doit avoir pour trame un et un seul acte de langage : la description du manque.

Dans le traitement traditionnel de la question, cette partie est appelée « la problématique » car il s'agit de problématiser le sujet afin d'y apporter une solution adéquate selon l'essence du langage formulée de la manière suivante par WITTGENSTEIN :

La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité. (La subsistance des états de choses et leur non-subsistance, nous les nommerons respectivement aussi fait positif et fait négatif.) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 37)

Déjà ici, nous devons faire remarquer que si la cohérence définit les parties qui peuvent être liées ensemble, le texte pour constituer une unité doit commencer par l'inexistence d'un état de choses : le manque.

Ainsi, l'absence de cohérence dans la production de communication scientifique en sciences humaines est souvent due à l'absence de tri dans le foisonnement de connaissances acquises par l'étudiant. Ce tri qui relève de l'ancienne méthode ne sera pas utile si le scripteur a pour guide, dans cette partie de l'introduction l'expression d'un manque comme acte de langage.

Prenons le cas du mythe d'Œdipe pour appliquer à un dehors largement connu cette théorie. On s'aperçoit immédiatement que le manque qui risque de désagréger l'organisation sociale est une absence d'interdit dans les relations sexuelles. Une absence qui a pour conséquence une rivalité pour la possession des femmes qui se résout par du meurtre : pour ne citer qu'un exemple horrible de notre point de vue actuellement, évoquons l'absence d'interdit entre le fils et sa mère : il s'ensuivra une rivalité entre le père et le fils qui se soldera par la mort de l'un d'eux ; ce fut le cas précis d'Œdipe qui accomplit un parricide

En ce qui concerne notre théorie, on peut dire que l'absence d'acte de langage ou d'une idée matrice dans la rédaction d'une communication scientifique peut y porter un coup fatal parce que le scripteur est libre à tout moment de faire rivaliser des idées concurrentes dont la conséquence est un chaos appelé communément « coq à l'âne ». Il ne faut pas oublier que le texte est une spectacularisation discursive, tout autant que la société, il ne peut pas être désarticulé ni chaotique.

La partie suivante de l'introduction est intimement liée à la première car elle s'engage dans la liquidation du manque.

3.2. THÉORIE POUR LIQUIDER LE MANQUE

Déjà dans les petites classes de langue, les apprenants sont confrontés à ce que la pédagogie appelle actes de parole dont nous énumérons ici quelques-uns : se présenter, présenter quelqu'un, saluer, prendre congé, en ce qui concerne les interactions de la vie quotidienne ; faire un portrait, approuver, désapprouver, commenter, pour ce qui est de la pratique langagière.

Nous allons prendre un seul cas : se présenter, pour montrer comment un acte de langage / de parole empêche la production textuelle de partir dans les dérives. L'enseignant offre une panoplie de formes linguistiques pouvant servir cet acte de langage. Les unes sont formelles, d'autres informelles :

- Je m'appelle X
- Mes amis m'appellent Y
- Je suis X
- On m'appelle Y
- Mon nom est Y
- ...

Nous en concluons que si le texte progresse par différenciation sémantique chaque bloc que l'on appelle paragraphe est guidé par un et un seul acte de langage pour assurer sa cohérence. Les paragraphes sont liés les uns aux autres en fonction du titre qui les chapeaute, ou plus précisément en fonction de l'acte de langage ayant motivé l'expression de ce titre.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'annoncer les différentes parties du travail

4. LES DIFFÉRENTES PARTIES DU TRAVAIL.

Nous avons hérité de la tradition une division en trois parties que nous tentons de justifier de la manière suivante :

La première partie doit être un effort théorique, ou le déploiement d'une théorie. Il peut y avoir de théories connexes, mais il est préférable de s'en tenir à une et une seule théorie. En ce qui nous concerne, il s'agit donc de montrer en quoi la pragmatique comme théorie de l'action a pour mission d'empêcher le chaos rédactionnel tout autant que l'absence d'interdit ou de loi conduirait inmanquablement la société à sa désagrégation.

La deuxième partie fera un exposé de discours qui se crée en dehors d'un acte de langage selon une forme d'emboîtement de poupées russes : le titre est la matrice de l'introduction et l'introduction, celle du corps du texte. Dès lors, on s'apercevra l'impossibilité d'emboîtement des éléments les uns dans les autres

La dernière et troisième partie exemplifiera un discours auquel on peut rattacher un acte de langage à chaque paragraphe. À titre d'illustration précise, nous allons prendre le recueil de poème *fleurs du mal* (BAUDELAIRE, 1857) pour montrer que chaque poème qui thématise la beauté de la femme peut être lu selon l'oxymore du titre du recueil. Un oxymore qui définit en tant qu'acte de langage la forme du titre.

5. LA CONCLUSION

La conclusion n'est pas un résumé du travail, au contraire, elle est un commentaire du résultat de la recherche et doit avoir la même taille que l'introduction. En d'autres termes, la conclusion revient à mettre en évidence la justesse de la démarche. Il ne faut pas que la conclusion prenne l'aspect de ce que les classes de langue appelle « élargissement du sujet » parce que selon la logique narrative à l'œuvre dans tout discours, une fois que le texte ait parcouru la distance qui sépare l'état initial (suppression de propriété) et l'état final (ajout de propriété) il a atteint son unité en tant que structure simple et aspire à mourir. C'est ce que nous a appris la temporalité close.

Il s'agit tout simplement dans ce travail de l'organisation du discours au niveau du contenu, justifiant le principe d'isomorphisme de (HJELMSLEV, 1968-1971) qui attribue une forme et une substance aussi bien au niveau de l'expression qu'au niveau du contenu ; en ce qui concerne la présentation formelle selon les ressources de Word, nous vous renvoyons à (RAKOTOMALALA, La communication scientifique, 2016) pour la mise en forme des paragraphes, des titres et sous titres et surtout des références bibliographiques parce qu'il n'y a pas de production ex nihilo

Université de Toliara, le 03 mars 2021

6. TRAVAUX CITÉS

- ARISTOTE. (1985). *Poétique*. Paris: Les Belles Lettres.
- BAUDELAIRE, C. (1857). *Les Fleurs du mal*. Paris: Poulet-Malassis et De Broise. Récupéré sur Bibebook.
- BRUZY, C., BURZLAFF, W., DELEDALLE, G., ECO, U., MARTY, R., NEF, F., . . . VERON, E. (1980). *La sémiotique de C.S. Peirce*. Paris: Larousse.
- DERRIDA, J. (1987[1972]). *Positions*. Paris: éditions de Minuits.
- DUBOIS, J., EDELIN, F., KLIKENBERG, J.-M., MINGUET, P., PIRE, F., & TRINON, H. e. (1982). *Rhétorique Générale*. Paris: Seuil.
- ECO, U. (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes littéraires*. Paris: Grasset.
- GREIMAS, A. J. (1981[1966b]). "Eléments pour l'interprétation des récits mythiques". Dans R. BARTHES, & alii, *Introduction à l'analyse structurale du récit* (pp. 28-59). Paris: Seuil.
- GREIMAS, A. J. (1982[1966]). *Sémantique structurale*. Paris: Larousse.
- GRICE, H. P. (1979[1975]). Logique et Conversation. Dans *Communications*, 30 (pp. 57-72). Paris: Seuil.
- HEIDEGGER, M. (1984). *L'être et le temps*. édition électronique hors commerce.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (G. DELEDALLE, Trad.) Paris: Seuil.
- PROPP, V. (2015 [1928]). *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- RAKOTOMALALA, J. R. ([2004] 2015, Décembre 8). *Trace narrative de l'illocution et fuite du réel extralinguistique: cas du français et du Malgache*. Récupéré sur HAL: <http://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-012388655>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2016, Octobre 22). *Illocution et narrativité*. Récupéré sur HAL: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01236690v2/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2016, 25 Juin). *La communication scientifique*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01336423>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2021, Février 4). *Pragmatique revisitée*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03133788/document>
- SAINT-AUGUSTIN. (1982). *Confessions*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- SAVAN, D. (1980). "La sémiotique de Charles Sanders Peirce". Dans F. PERALDI, *Au-delà de la sémiolinguistique, La sémiotique de C.S. Peirce* (Peraldi, Trad., Vol. 58, pp. 9-27). Paris: Larousse.
- SOURIAU, E. (1951). La structure de l'univers filmique et le vocabulaire de la filmologie. *Revue internationale de filmologie*, n° 7-8, pp. 231-240.
- SPERBER, D., & WILSON, D. (1989). *La pertinence: communication et cognition*. Paris: Minuit.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose*. Paris: Seuil.
- WITTGENSTEIN, J. L. (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.